

« On prend beaucoup de précautions pour empêcher les nègres de soustraire les diamans. Quoiqu'ils travaillent toujours la tête baissée, et qu'ils ne puissent pas savoir si l'inspecteur les regarde, il ne leur serait cependant pas difficile de laisser à dessein une belle pierre dans un coin pour la prendre ensuite à la dérobee aux heures de repos. Pour prévenir cette manœuvre on leur fait souvent changer de place, brusquement, en sorte qu'aucune collusion n'est possible. Si un nègre est soupçonné d'avoir avalé un diamant, on l'enferme jusqu'à ce que l'on se soit assuré du fait. Autrefois le vol d'un diamant par un nègre était puni par la confiscation de sa personne au profit de l'état; comme cette punition pesait sur le maître de l'esclave, elle a été commuée en un emprisonnement et un châtement personnel; ce qui est moins sévère que la peine infligée à un blanc en pareil cas.

« Les nègres prennent pour ce travail les vêtements qui leur semblent plus convenables; communément c'est une veste et un caleçon; ils ne sont pas nus comme l'ont avancé quelques écrivains. Ils sont à l'ouvrage depuis l'instant qui précède le lever du soleil jusqu'à son coucher. On leur accorde une demi-heure pour déjeuner et deux heures pour dîner. Ils sont répartis par troupes de deux cents hommes, sous la direction

d'un administrateur et de quelques officiers subordonnés. Chaque troupe a un aumônier et un chirurgien. Quoique le gouvernement actuel ait un peu amélioré la nourriture des nègres, elle est encore très-chétive.

« Les terrains plats des deux côtés du Jighitonhonha, sont également riches dans toute leur étendue, en sorte que les officiers peuvent estimer le produit des terres vierges par celui des terres en exploitation. Les diamans ne se rencontrent pas exclusivement dans le lit des rivières, ni dans les ravins profonds; on en a trouvé aussi dans des cavités et dans des ruisseaux, sur le sommet des plus hautes montagnes.

« Le Jighitonhonha et les autres ruisseaux du territoire de Tejuco, ont produit des quantités considérables de très-beaux diamans; la plupart sont petits. Cette pierre précieuse est ordinairement mêlée avec de l'oxide de fer noir qui souvent est bordé de grains d'or. »

Tejuco étant situé dans un pays stérile qui ne produit rien pour la nourriture de ses habitans, dont le nombre est de 6,000, tire des fermes éloignées de plusieurs lieues tous ses vivres, ce qui les rend quelquefois très-chers. Jamais Mawe n'avait vu autant de pauvres. Malgré la paresse de ses habitans, cette ville est dans un état que l'on peut appeler florissant, par la grande circulation

que crée l'exploitation des diamans. Les sommes payées annuellement par le gouvernement, pour salaires et frais de tout genre, montent à plus de 35,000 livres sterling (875,000 francs); cette somme ajoutée à la dépense des habitans de la ville et du voisinage, entretient un commerce considérable.

Tejuco est, par sa position sur le penchant d'une montagne, bâtie irrégulièrement; les rues sont inégales; cependant les maisons sont généralement bien construites. Son nom, qui en portugais signifie un lieu fangeux, lui vient de quelques endroits fort boueux situés dans son voisinage, et que l'on n'a pu rendre praticables qu'en les couvrant de madriers.

Mawe visita quelques exploitations de diamant, entre autres celle du Rio-Pardo, ruisseau bourbeux, mais fort riche en belles pierres; on y trouve des diamans d'un vert bleuâtre.

L'air est pur et même vif dans ces contrées hautes. Le sol parut à Mawe susceptible de donner des récoltes abondantes, si l'on y faisait de bons enclos, et si on le cultivait convenablement. Il abonde en oranges, ananas, pêches, goyaves et autres fruits excellens.

Le district du Cerro-do-Frio consiste en montagnes escarpées qui se dirigent du nord au sud; on les regarde comme les plus hautes du Brésil.

Le canton du Diamant a une étendue de seize lieues du nord au sud, et de huit de l'est à l'ouest. Il fut exploité d'abord par des mineurs de Villa-do-Principe, peu d'années après la fondation de cette ville. En avançant vers le nord, ils trouvèrent un pays ouvert, arrosé par de petits ruisseaux, où ils cherchèrent de l'or. Ne les trouvant pas assez riches, ils allèrent plus loin, et arrivèrent à des torrens qui sortent du pied de la montagne où est situé Tejuco: il y avait des lavages d'or: on était loin de penser qu'ils contiennent des diamans, quoique l'on prétende aujourd'hui que l'on en donna quelques-uns au gouverneur de Villa-do-Principe, comme de jolis cailloux; il s'en servit en guise de jetons en jouant aux cartes. Quelques-uns passèrent jusqu'à Lisbonne où on les remit à l'envoyé de Hollande pour qu'il les fit examiner dans son pays, alors le principal marché de l'Europe pour les pierres précieuses. Les lapidaires hollandais ne tardèrent pas à les reconnaître pour des diamans fins. L'envoyé, sur cet avis qu'il communiqua au gouvernement portugais, passa avec lui un contrat pour ces pierrieres. Durant les vingt premières années qui s'écoulèrent depuis cette découverte, la quantité de diamans expédiés en Europe fut, dit-on, de mille onces, ce qui est prodigieux. Il en résulta une baisse dans leur valeur. Auparavant il n'en

venait que des Indes orientales, et dès lors le Brésil en fournit à ce pays avec plus d'avantage qu'à l'Europe.

Après bien des essais dans lesquels ses intérêts furent lésés, le gouvernement prit pour son compte l'exploitation des mines de diamans; mais il en confia l'administration à des hommes qui n'y entendaient rien, en sorte que l'affaire fut onéreuse pour lui. Il contracta des dettes dont il était encore grevé à l'époque du voyage de Mawe. Le système que l'on suit est très-dispendieux pour l'Etat. Les frais d'exploitation s'élèvent à plus de 4,850,000 francs par an. Les diamans lui reviennent à 40 francs 50 centimes le carat; la quantité que l'on tire annuellement des mines ne va pas annuellement à plus de 20,000 carats, sauf ce qui sort en fraude. On ne peut pas dire comment elle a lieu; mais il est certain qu'elle existe.

« Si les nègres, observe Mawe, parviennent à dérober quelques diamans, il est presque impossible qu'ils en profitent. Toutefois les propriétaires de ces esclaves craignent tellement d'être soupçonnés de favoriser ces pratiques illicites, et montrent tant de susceptibilité sur ce point, qu'au seul mot de grimpero (fraudeur), ils frissonnent d'horreur, en invoquant le nom de la sainte Vierge qu'ils prennent à témoin de leur aversion bien

prononcée pour un crime contre lequel le gouvernement a prononcé les peines les plus sévères.

« Étranger dans ce pays, je pensais que ces braves gens exprimaient les sentimens dont ils étaient pénétrés; et comme du plus petit au plus grand, chacun semblait appréhender de parler sur ce sujet, je m'imaginai d'abord que je ne verrais à Tejuco d'autres diamans que ceux du trésor royal. Au bout de quelques jours, je reconnus que les diamans y circulaient plus couramment que les pièces de monnaie, et qu'on les employait même à l'achat des indulgences ou des dispenses dont la vente est un privilège très-productif.

A ce sujet il est à propos de remarquer que le gouvernement portugais, dont les sentimens religieux n'ont jamais été révoqués en doute, a interdit expressément à tous les moines l'entrée du district des diamans, et même du pays des mines; il n'y souffre que les membres du clergé séculier.

La collection de diamans de la couronne de Portugal surpasse, tant par le nombre que par la beauté, celle des plus riches potentats de la terre. Mawe qui a été à même de recueillir sur ce point des renseignemens exacts, pense qu'on peut l'estimer à 5 millions sterling ou 75 millions de francs.

L'intention de Mawe était d'aller à Minas-Novas, de pousser dans l'ouest jusqu'à Paracatu, et

de revenir par l'Abaité. Une indisposition dont il fut attaqué sur ces entrefaites, le força de retourner à Rio-Janeiro, et il s'en tint à recueillir à Tejuco des détails sur le pays qu'il avait voulu visiter.

Tocaya, le principal village de Minas-Novas, est à trente-quatre milles au nord-est de Tejuco; la contrée que l'on traverse pour y aller, est fameuse par les pierres précieuses que l'on y trouve. A Tocaya, le Jighitonhonha, cette rivière, dont les rives et le lit recèlent tant de richesses, se réunit au Rio-Grande qui coule à l'est vers l'Océan atlantique, dans lequel il se jette par les 16° 20' de latitude australe, près de Porto-Seguro.

Paracatu est le chef-lieu d'un territoire situé à quatre-vingt-dix lieues dans le nord-ouest de Tejuco. Une chaîne de hautes montagnes qui se prolongent au nord, le sépare de la capitainerie de Goyazes. Les nombreuses rivières qui prennent leur source dans la partie orientale de cette chaîne, et qui vont tomber dans le Rio-san-Francisco, sont riches en or. Au sud, est l'arrondissement du Rio-Plata, rivière qui donne de beaux diamans. On y entretient un gros détachement de soldats pour empêcher les aventuriers de chercher clandestinement ces pierres.

A quelques lieues au nord du Rio-Plata coule l'Abaité, petit ruisseau fameux pour avoir pro-

duit le plus gros diamant que possède la couronne de Portugal. Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Trois hommes convaincus de crimes capitaux avaient été bannis dans l'intérieur des terres, avec défense de s'approcher des villes, et de rester dans les lieux habités, sous peine de prison perpétuelle. Réduits à vivre dans les déserts, ils tâchèrent, en fouillant la terre, de faire quelque découverte qui leur valût leur grâce. Après six ans de recherches infructueuses, pendant lesquelles ils étaient fréquemment exposés à l'alternative de devenir la proie des anthropophages, ou en s'approchant des cantons peuplés, de tomber entre les mains de la justice, le hasard les conduisit sur les bords de l'Abaité, dont une longue sécheresse avait tari une partie. En y cherchant de l'or, ils découvrirent un diamant qui pesait plus d'une once. Pleins d'espérance pour les avantages qui devaient résulter de cette trouvaille, ils consultèrent un ecclésiastique qui leur conseilla de s'en remettre à la clémence de l'empereur. Ensuite il les conduisit à Villarica, et obtint leur accès auprès du gouverneur. Ils se jetèrent à ses pieds, lui présentèrent le diamant en lui exposant les circonstances de sa découverte. Le gouverneur qui ne pouvait en croire ses yeux, remit la pierre aux officiers de l'administration pour l'examiner; ils la reconnu-

rent pour un véritable diamant ; en conséquence il suspendit l'effet de la sentence prononcée contre les trois malfaiteurs, et les récompensa. Il fit passer le diamant à Lisbonne où se rendit aussi l'ecclésiastique chargé de faire les représentations relatives aux malheureux qui l'avaient découvert. Le prince accorda le pardon demandé, et récompensa par un bénéfice le zèle du respectable ecclésiastique.

Mawe revint de Tejuco à Rio-Janeiro, à peu près par la même route qu'il avait suivie en y allant, et arriva dans la capitale du Brésil vers le milieu de février 1810.

Le prince Maximilien de Neuwied a visité la partie du Brésil comprise entre Rio-Janeiro et Bahia. Il partit de Londres le 25 mai 1815 ; après soixante-douze jours de traversée il atterrit à Rio-Janeiro le 17 juillet. Après quelques jours il quitta la capitale en compagnie de deux voyageurs, MM. Sellow et Freyreiss, habiles naturalistes, qu'une conformité de goûts avec le prince avait conduits dans ce pays lointain.

Ayant traversé la baie, le prince et ses compagnons débarquèrent le 4 août au village de Praya-Grande. « Quand nous nous mîmes en route le 6, dit le prince, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'il est beaucoup plus ennuyeux et plus difficile de voyager ici avec des mulets chargés,

qu'à l'européenne avec les voitures les plus lourdes. Notre embarras avec nos mulets fut d'autant plus grand, que ces animaux déjà naturellement assez rétifs, ayant été achetés à la hâte, et n'ayant pas été dressés à porter, cherchaient sans cesse à se délivrer de leurs fardeaux. On a coutume de les laisser marcher à la file les uns des autres ; les nôtres se mirent à courir de côté et d'autre dans les bois, et plusieurs jetèrent leurs charges à terre ; il fallut se disperser pour chercher nos coffres et nos paquets, et les garder jusqu'à l'arrivée des tropeiros qui les replacèrent sur les mulets.

« Après quelques heures de marche nous fîmes halte dans une prairie unie, où nous résolûmes de passer la nuit : quoiqu'il y eût des maisons dans le voisinage, nous voulions nous accoutumer à coucher en plein air. Notre bagage fut disposé en demi-cercle, afin de l'abriter de l'humidité, et l'on étendit dans l'intérieur des peaux de bœuf qui servaient de lit, les porte-manteaux tenaient lieu d'oreillers, d'épaisses couvertures de laine nous défendaient de la rosée abondante de ces climats. Un grand feu ayant été allumé au milieu du cercle, notre souper frugal qui consistait en riz et en viande, fut bientôt prêt. Les passans nous prenaient pour une troupe de bohémiens. Une partie d'entre nous fit la garde, le reste dormit. »

Pendant le jour on s'enfonçait dans les bois pour chasser. Les buissons étaient couverts d'oiseaux d'un plumage magnifique. La chasse est extraordinairement difficile dans ce pays, à cause des épines et des aiguillons dont les arbrisseaux sont abondamment garnis; d'ailleurs les lianes ou plantes sarmenteuses et grimpantes sont tellement entrelacées les unes dans les autres et autour des arbres, que l'on ne peut pénétrer dans ces solitudes sans le secours d'une large et forte serpe. Des bottes épaisses ou des souliers de chasse ne sont pas moins nécessaires.

Après avoir quitté les bords du Juajintibo, on rencontra, au milieu d'une forêt, des espaces éclaircis pour les mettre en culture. Les immenses troncs d'arbre à demi brûlés, restaient debout comme les colonnes d'un portique en ruines, et étaient encore entremêlés de festons desséchés de plantes grimpantes. Les voitures dont on se sert, ont au lieu de roues de larges disques de bois percés au centre de deux petites ouvertures dans lesquelles passe l'essieu; le bruit qu'elles font en roulant s'entend de très-loin. Les bœufs qui les tirent sont d'une grandeur colossale et d'une très-belle race; elles sont menées par un nègre tenant un long bâton à la main.

« La Serra de Inua, chaîne de montagnes dont

on approchait, m'offrit dans ses vastes solitudes, dit le voyageur, des sites dont mon imagination n'aurait jamais pu se figurer la majesté ravissante. Au-delà d'un terrain bas et rocailleux, entremêlé de flaques d'eau, s'élevait une forêt dont les palmiers et les autres arbres étaient si entrelacés de lianes que l'on ne pouvait percer l'épaisseur de ce mur de verdure; partout croissent des plantes ornées de fleurs d'une beauté remarquable. Sous ces ombrages épais, l'on éprouve une fraîcheur subite, bien agréable aux hommes qui viennent des régions septentrionales. Les rochers même sont couverts de plantes grasses et de cryptogames dont les formes varient à l'infini; on admire entre autres de superbes fougères qui ressemblent à des guirlandes de plumes, suspendues en festons de la manière la plus pittoresque aux branches des arbres, dont la dimension est si gigantesque dans ces forêts vierges, que souvent la portée du fusil n'atteignait pas les oiseaux perchés sur leurs cimes. L'abondance et la force de la végétation dans l'Amérique méridionale est un résultat de la grande humidité qui règne dans ces forêts immenses.

La Serra de Inua est une branche de la grande chaîne de montagnes qui courent parallèlement à la côte, elle s'en détache pour se diriger vers la mer. Elle est couverte de forêts vierges où

croissent un grand nombre d'arbres utiles, et où le chasseur trouve beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes curieux.

Les terres voisines du lac Marica sont sablonneuses et marécageuses; les endroits secs offrent de vastes pelouses où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons. Santa-Maria de Marica est une petite ville dont les rues ne sont point pavées; elle est entourée de champs de manioc, de maïs, de haricots, de cafiers et de cannes à sucre.

Malgré la quantité de fazendas ou fermes qui se trouvent dans ces cantons, le pays paraît désert. On s'égare facilement au milieu des sentiers qui se croisent dans l'épaisseur des forêts.

D'une hauteur voisine de Ponta-Negra, l'on aperçut la mer; bientôt l'on entendit le bruit de ses vagues qui venaient se briser contre le rivage. Les vents du large empêchent les arbres de s'élever; ce n'est qu'en s'éloignant du bord de l'Océan qu'on les voit devenir graduellement plus hauts.

La lagune de Sagoarema près du village de même nom, communique avec la mer, elle a six lieues de long sur trois quarts de lieue de large; son eau est salée; quoiqu'il s'en exhale en plusieurs endroits une odeur désagréable, elle est très-poissonneuse. Des cabanes de pêcheurs sont éparses sur ses bords; chacune a un fossé qui lui sert de citerne pour l'eau de pluie.

Ces pêcheurs, comme tous les Brésiliens, sont légèrement vêtus; ils portent de grands chapeaux de paille, de larges pantalons, et des chemises de toile très-mince, ont le cou découvert, et marchent pieds nus: tous ont à la ceinture un poignard monté en cuivre ou en argent: usage fort dangereux, car il donne lieu à beaucoup d'assassinats, surtout parmi les gens de la classe inférieure, assez disposés par caractère à voir recours aux voies de fait.

A peu près à une lieue de distance on trouve la petite ville de Sagoarema près de laquelle s'élève une colline qui se termine en pente du côté de la mer; et où l'on voit l'église, le cimetière et un télégraphe. « Parvenus sur cette hauteur, dit le prince, au moment du coucher du soleil, nous jouîmes complètement de la beauté de la perspective que l'on y découvre. Devant nous l'immensité de l'Océan dont les flots venaient se briser à nos pieds; à droite s'élançaient dans le lointain les montagnes de Rio-Janeiro; plus près de nous, nous contemplions la côte découpée par des baies sans nombre, et à une moindre distance encore la lagune de Ponta-Negra. Derrière nous étaient de grandes montagnes boisées, au pied desquelles s'étend une plaine basse également couverte d'arbres; çà et là des lagunes. Ce tableau magnifique réveilla dans notre esprit le

souvenir de notre patrie dont nous étions éloignés, et nous inspira des idées mélancoliques.

Les voyageurs allèrent ensuite à Pitanga dont les environs sont diversifiés par des forêts, des marais, des buissons et des pâturages. Le temps était froid, un vent violent soufflait le long de la côte. A midi le thermomètre s'élevait à 13 degrés. Tirica est une belle fazenda où l'on cultive des champs entiers de cannes à sucre. Les voyageurs soupèrent avec leur hôte; conformément à la coutume du pays, les femmes ne parurent pas. Toutefois les fentes des portes et des volets leur procurèrent les moyens de regarder les convives étrangers.

Le propriétaire de Pacati fut moins hospitalier; il envoya les voyageurs coucher dans une espèce de grange ou d'écurie, et leur refusa du riz.

Cependant la chaleur devenait accablante, on ne sentait pas le moindre souffle d'air, on marchait dans un sable profond dans lequel les rayons du soleil en se réfléchissant, augmentaient l'ardeur brûlante de l'atmosphère.

San-Pedro dos Indios est un village d'Indiens ou *Aldea* que les jésuites formèrent en réunissant d'abord des Goaytacas; il consiste en maisons en terre. On n'y compte qu'un petit nombre de Portugais. Les Indiens ont conservé, la plupart, les traits caractéristiques de leur race. D'ail-

leurs ils ont adopté l'habillement et le langage des Portugais de la classe inférieure, et ne savent plus qu'imparfaitement leur ancien idiome. Ils ont la vanité de vouloir passer pour Portugais, et regardent avec dédain leurs frères des forêts qu'ils nomment *cabouclos* ou *tapouyas*. Ils fabriquent de la poterie, et sont très-habiles chasseurs. Ils se servent également bien du fusil et de l'arc.

Si les Indiens, observe le prince, ont fait peu de progrès dans la civilisation, et s'ils montrent souvent un caractère intraitable, on doit en chercher la cause dans la conduite inhumaine que les Européens tenaient autrefois envers eux; on les considérait à peine comme des hommes. Ils ont, il est vrai, un penchant excessif à l'indolence, aiment beaucoup les liqueurs spiritueuses, et sont peu scrupuleux sur leur parole. Néanmoins ils ne manquent pas d'intelligence: ils saisissent facilement ce qu'on leur enseigne, ils montrent de la finesse et même de la dissimulation. Un orgueil démesuré et l'amour de l'indépendance sont les traits les plus saillants de leur caractère. La plupart sont encore attachés à leurs anciennes superstitions; les prêtres se plaignent qu'ils sont de mauvais chrétiens. La carrière sacerdotale leur est ouverte, bien peu s'y engagent. Un d'entre eux, appartenant à l'une des tribus les plus sauvages, avait exercé pendant plusieurs